

Article

« "Moi, la Corriveau, j'vas r'virer le Québec à l'envers" »

Bernard Andrès

Voix et Images, vol. 2, n° 2, 1976, p. 293-295.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/200064ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

« Moi, la Corriveau, j'vas r'virer le Kébec à l'envers »

Il faudrait parler des aléas de la carrière de Michel Tremblay, des savoureux *Héros de mon enfance*, pièce qui renouvelle du tout au tout son style¹, du « flop » de *Sainte Carmen de la Main* à la Place des Arts pendant les Olympiques² et des succès de la même *Sainte* en lectures publiques, deux mois plus tard³. Cela fera l'objet d'une étude ultérieure. Je m'arrêterai cette fois-ci à la *Corriveau* de Victor-Lévy Beaulieu, présentée en septembre-octobre au Théâtre d'aujourd'hui⁴.

Ma Corriveau vient tout droit des contes et légendes québécois qui inspiraient au siècle dernier les œuvres de Philippe-Aubert de Gaspé, de William Kirby et de Louis Fréchette. Cette pièce ne prétend pas à la reconstitution historique de l'affaire de sorcellerie remontant au début de l'occupation anglaise. Pur prétexte. Le procès représenté est si bien théâtralisé et tellement intégré à l'économie de la pièce, qu'il entre lui-même dans la légende. La structure dramatique joue habilement sur plusieurs niveaux :

— l'énonciation du conte : c'est Jos Violon, vieillard de quatre-vingts ans, qui raconte en s'adressant au public (deux apparitions au début et à la fin du spectacle). C'est aussi, enchâssée dans cette séquence, la présence sur scène de cinq bûcherons à qui Jos, plus jeune, raconta naguère l'histoire ;

— le conte proprement dit : enchâssé à son tour au milieu de la pièce, c'est le procès de la Corriveau, avec réapparition en costumes d'époque savamment défraîchis par F. Barbeau, des fantômes de l'accusé, de son père et du juge.

Les deux versions de l'affaire sont visualisées par deux acteurs incarnant le même personnage : la Corriveau blanche et la Corriveau noire. Diane Ricard et Evelyne Regimbald incarnent avec justesse l'innocente et la coupable, cette dernière prenant vite le dessus, assumant, proclamant son crime, sous les yeux des bûcherons horrifiés. Ceux-ci ne constituent pas seulement le chœur destiné à commenter l'action. Projection du public, ils témoignent également d'une vision du monde spécifique : celle des ouvriers des « chanquiers », habitants détachés dans les Pays d'en haut, transplantés d'un milieu traditionnel en un lieu hostile (sort de toute la population, à l'origine). Pour s'adapter, ils développent les fantasmes de la peur, de la sorcellerie et pour les exorciser, l'art d'en parler, de les dire. Versions de l'un, moqueries de l'autre, vantardises et exagérations : tout un processus narratif de création populaire est reconstitué dans et par le jeu des mots, des dire et dédire, des « racontements et des accrouères, des peurs qu'on a aux peurs qu'on se fait ».

Une seule réserve : la dimension politique du texte de Beaulieu apparaît secondaire dans cette mise en scène au demeurant remarquable d'André Pagé (qui fait évoluer dix acteurs sur un plateau étroit, tout en longueur, et pourvu de surcroît d'une saisissante machinerie dissimulée sous un plan incliné). Qu'on le veuille ou pas, une certaine outrance des langages visuel et sonore de la mise en scène, peut faire diversion par rapport au discours dramaturgique proprement dit. Précisons en un autre jargon : parfaite jusqu'à la fin, la convergence entre les trois systèmes sémiotiques (icônique, musical et textuel), finit par s'altérer, créant un « bruit » fâcheux dans la communication du message. Et ce dernier mérite qu'on s'y arrête : quelle est la nature de la fascination exercée par la Corriveau sur les habitants ? L'éloge de la folie auquel aboutit la pièce n'est autre chose que la remise en question d'un archétype : celui de la peur et de la résignation promues au rang de vertus nationales. Le mécanisme de la peur ainsi démonté, se trouvent également démontrés son rôle inhibiteur et sa fonction répressive (toujours habilement manipulés par le Pouvoir, surtout en période électorale). Et pourtant... À qui cela ferait-il peur (et mal !), si le monde n'avait plus peur du Mal (ce qui ne ferait pas de mal au monde) ? C'est ce qui vient à l'esprit du lecteur de *Ma Corriveau*, et qui risque d'échapper au spectateur, tant la mise en scène, axée sur la démenche du personnage historique, étouffe un peu le personnage allégorique de la Corriveau noire. Non que la musique de Pierre Brault ne réponde parfaitement aux besoins du spectacle : c'est la voix du personnage, pré-enregistrée et servie à tue-tête dans le vacarme de la gigue finale, que l'on ne perçoit plus et qu'il convient ici de rappeler :

«Dansez mes bons amis... L'esclavage est fini, la peur est finie, la répression est finie... Moi, la Corriveau, j'vas r'virer le Kébec à l'envers... C'est l'mal que j'organise... L'folklore y achève... L'folklore y va être dedans nous autres... C't' à nous autres le maléfice...! Oeil pour œil, dent pour dent. Enfin le Mal... La magie est Kébécoise... Dansez pour que le Mal arrive.»

Que sa volonté soit faite.

Bernard Andrès

-
1. Au théâtre d'été de la Marjolaine, à Eastman. Mise en scène de Gaétan Labrèche. Texte édité chez Leméac (qui propose également cette année : *Dites-le avec des fleurs*, de J. Barbeau et M. Dubé, *Septième ciel*, de F. Beaulieu, et *Je m'en vais à Régina*, de R. Auger).
 2. ... et de la politique de Jean Duceppe, parallèlement à la pertinence de ce choix de salle par Tremblay et Brassard.
 3. Au Théâtre de la Main, dans la même distribution qu'à l'origine, avec une mise en scène beaucoup plus dépouillée, mais combien plus efficace, pour cette pièce qui marque un tournant dans la carrière de Tremblay.
 4. *Ma Corriveau*, de V.-L. Beaulieu. Mise en scène d'André Pagé, avec Ernest Guimond, Gilbert Lepage, Jacques Rossi, Pierre Lebeau, Guy Nadon, Yves Labbé, Françoise Berd, Diane Ricard, Denis Chouinard et Evelyne Regimbald.
-